

CHAPITRE I

Lyon, avril 1972

Julia, confortablement assise au fond de son siège, somnolait, la tête appuyée contre la vitre de l'autobus, bercée par le ronronnement régulier du moteur. Il était près de 9 h et la Ligne 3 des TCL sur le cours Lafayette restait moins fréquentée après le départ des ouvriers qui commençaient bien plus tôt leur travail ; la jeune femme profitait alors de l'aubaine pour s'approprier chaque matin ou presque la même place, devenue la sienne au fil des jours.

Elle exerçait un emploi d'assistante chez un chirurgien-dentiste à l'excellente renommée dont le cabinet attirait une clientèle fidèle et plutôt bourgeoise. Le personnel comptait aussi une secrétaire comptable, Marie-Rose, devenue son amie et son unique confidente. Toutes deux étaient célibataires, et Marie-Rose, à trente-trois ans, la plus ancienne dans la place.

Bien que propriétaire d'un studio à quatre arrêts de là, Julia préférait le bus à la marche parce qu'elle se refusait au moindre effort après le réveil et qu'elle portait souvent des chaussures aux talons bien trop hauts pour un tel exercice. Durant ce court trajet, elle gardait toujours dans son sac le même livre destiné à éloigner un éventuel importun tenté d'entamer la conversation. C'était surtout des hommes qu'elle

se méfiait, non qu'elle n'appréciait pas leur contact intellectuel ou physique – car il lui arrivait d'avoir une aventure –, mais elle craignait qu'un jour l'une de ces rencontres l'entraîne vers une relation lui imposant ensuite de s'engager. Or, elle se savait incapable de faire la moindre concession et ne supportait pas l'idée de partager son existence avec quelqu'un. Et puis, elle voyait bien trop de divorcés malheureux qui peinaient à retrouver la confiance et pour qui la stabilité ne revenait plus dans leur vie affective. Cette façon de concevoir l'avait jusqu'à ce jour plutôt bien préservée d'une véritable histoire d'amour et elle s'y tenait, peu effrayée comme d'autres par la solitude qu'au contraire, elle appréciait. Sa vie pouvait paraître terne au regard de l'entourage, mais Julia l'aimait ou croyait l'aimer. Si un homme lui plaisait, elle ne le recevait jamais à son domicile, mais se rendait dans un hôtel. S'il lui inspirait confiance, elle acceptait de le suivre et passait la nuit chez lui. Pour sa tranquillité, elle ne donnait pas son numéro de téléphone et disparaissait à l'aube sans se justifier si on cherchait à la retenir.

Car Julia qui allait sur ses vingt-huit ans était belle, avec un corps élancé, des jambes interminables, des cheveux d'un blond cendré qui atteignaient le bas des reins et qui, relevés, dévoilaient sa nuque gracieuse et son joli cou blanc. Ses grands yeux vert émeraude au regard candide, cet air hautain un peu triste qu'elle affichait et dont elle ne pouvait se départir, augmentaient considérablement son pouvoir de séduction tandis que ses rares sourires, qui rendaient son visage si rayonnant, pouvaient en un instant ravager n'importe quel cœur sensible qui la croisait. Mais un tel sentiment était loin d'être réciproque pour Julia et ce genre d'attirance n'apportait finalement qu'amertume et frustration de part et

d'autre. C'était d'ailleurs une raison supplémentaire pour elle de préférer s'en tenir à des aventures passagères.

Afin de conserver son indépendance, elle ne possédait aucun animal, ne supportait pas les chiens dont l'affection semblait suffire à combler les cœurs solitaires de leurs maîtres qui en devenaient esclaves. Elle les observait tard le soir qui les promenaient, même sous une pluie battante, puis abandonnaient leurs déjections sur les trottoirs qu'écrasaient ensuite sans les voir de pauvres piétons quand ils ne chutaient pas en glissant dessus. Les aboiements surtout l'exaspéraient, troublant la quiétude et le sommeil de tout un quartier.

Très tôt livrée à elle-même, la jeune fille avait appris à se défendre et s'était forgé une personnalité difficile à cerner par ceux qui la découvraient. Sa mère, abandonnée par le géniteur de Julia avant sa naissance, et dont elle ne sut jamais rien, épousa plus tard un entrepreneur qui accepta de la reconnaître. Par la suite, il quitta Lyon afin de créer une nouvelle entreprise au Québec et sa femme le suivit. Bien qu'âgée de dix-huit ans et encore mineure à cette époque, Julia refusa de les accompagner avec l'excuse de terminer ses études de médecine en France – ce qui lui fut accordé – et son beau-père lui versa un revenu mensuel couvrant tous ses frais, y compris la location de sa chambre d'étudiante. En réalité, elle écarta ce départ lointain parce que l'idée de quitter son pays, sa région lui parut insupportable et qu'elle n'aimait pas le mari de sa mère en raison de son caractère directif, très autoritaire et injuste parfois avec elle, malgré sa générosité apparente.

Mais Julia échoua dans ses études dès la première année et dut trouver un emploi sur Lyon afin de prouver à ses parents sa capacité de s'assumer financièrement. C'est ainsi qu'elle décrocha son poste d'assistante du docteur Pierre-Alain Bérard qui la forma et satisfait de son élève, il l'embaucha de

façon définitive. Elle n'aimait pas les changements et conserva cette place avec joie, se créant ainsi une famille d'adoption auprès de Marie-Rose et de son employeur. Paul et Françoise Dorval durent toutes ces années se résigner à ne voir Julia que tous les deux ans chez elle puisqu'elle refusait de les rejoindre au Canada lors de ses congés annuels. Son manque d'attrait pour les voyages s'accroissait avec le temps et se mua plus tard en véritable phobie, même pour une destination dans l'Hexagone. L'envie de voir sa mère ne la motivait pas, son affection ne lui manquait plus autant qu'autrefois... elle s'en était passée toute son enfance.

Elle se contentait donc de sa ville natale jamais quittée où se trouvaient tous ses repères et qu'elle adorait. Aucune frustration ne venait la perturber et rien ne la rendait plus heureuse que de flâner le long des quais du Rhône dès l'arrivée des beaux jours. Le dimanche, elle arpentait les allées du parc de la Tête d'or, évitait les lieux trop nauséabonds où se trouvaient parqués les animaux sauvages qu'elle craignait et se réfugiait plutôt du côté de la roseraie aux centaines de roses multicolores qui portaient des noms parfois prestigieux et dont les merveilleuses senteurs la ravissaient.

Il lui arrivait d'accompagner Marie-Rose au cinéma le samedi soir et de monter dans sa vieille Renault 4 L qui, par manque d'entretien, n'était plus vraiment blanche. Julia refusait de passer le permis de conduire et trouvait inutile de posséder un véhicule difficile à garer en ville et qui représentait un coût non négligeable, d'autant qu'elle ne quittait jamais Lyon. Son amie se rangeait à cet avis concernant Julia, mais estimait sa voiture indispensable, l'utilisant pour le travail la semaine, ses visites à sa tante en banlieue les week-ends et l'été, lorsqu'elle se rendait chez ses parents partis vivre près de Bayonne à leur retraite. Elle invitait Julia à

l'accompagner, mais celle-ci, pour refuser son offre, invoquait sa répugnance pour la vie campagnarde avec ses vaches et leurs bouses sur les chemins, ses insectes rampants ou volants... Quant aux Pyrénées-Atlantiques, c'était bien trop loin pour elle, si bien que Marie-Rose renonça bientôt à lui proposer autre chose que ce qu'elle pouvait accepter.

Chaque vendredi soir, Julia se rendait à son cours de danse classique qu'elle pratiquait depuis l'enfance. Elle allait deux fois par mois à la bibliothèque et profitait de la 4 L de Marie-Rose pour les courses en fin de semaine ; une horrible corvée pour elle qui n'aimait pas le monde et l'ambiance des grandes surfaces. Sa mère l'appelait parfois le dimanche de Montréal et le reste du temps, elle passait seule ses soirées, écoutait ses disques classiques, relisait les grands auteurs grâce aux livres empruntés à la bibliothèque ou regardait de temps à autre une émission de variétés à la télévision si l'un de ses chanteurs favoris s'y produisait, comme Aznavour ou Ferrat. Ses rares occupations et son travail la comblaient alors et représentaient toute sa vie.

Marie-Rose Fournier était l'une des rares personnes à aimer et comprendre Julia. Elle lui trouvait toujours des excuses quoi qu'elle dise ou fasse, capable de l'apprécier sans la jalouser parce qu'elle l'admirait. Au contraire d'autres connaissances qui s'en étaient éloignées, elle restait en toutes circonstances pleine de compassion, de gentillesse à l'égard de son amie. Jamais Marie-Rose ne voyait le mal chez quelqu'un, pas par naïveté ou bêtise comme certains le croyaient, mais parce qu'elle faisait partie de ces êtres à la nature pure et bonne que personne ne pouvait changer.

Julia en appréciait surtout la fidélité sans faille, le fait de ne jamais être critiquée et se souvenait d'amies perdues de vue devenues épouses puis mères qui avaient cessé de la recevoir

par crainte que leur conjoint s'intéresse de trop près à une aussi jolie femme. Elle en avait souffert alors... Mais Marie-Rose était différente. Elle ne cherchait pas à se comparer à sa collègue, lui faisait de nombreux compliments sur ses tenues, ses coiffures et s'extasiait de cette distinction chez Julia qui lorsqu'elles sortaient ensemble, empêchait qu'un homme regarde quelqu'un d'autre. Elle ne s'en offusquait pas, la savait bien plus attirante qu'elle et se résignait, fataliste.

Comme de posséder une seule amitié aussi bien disposée à son égard ne gênait pas Julia, elle qui fuyait de plus en plus le monde, Marie-Rose s'imposa vite comme sa meilleure amie et son unique contact régulier en dehors du travail. Et puis, Julia avait maintenant trop de peine à vivre comme les autres. Elle ne ressemblait plus en rien à ses anciennes fréquentations, se sentait différente, mais sans chercher à s'analyser et elle s'acceptait telle qu'elle était devenue, ce qui lui évitait de culpabiliser.

Lors des événements de mai 68, quatre ans plus tôt, elle cessa de voir ses camarades de faculté dont elle ne partageait pas les idées, ce qui les encouragea à disparaître de manière définitive de sa vie. Elle avait détesté cette horrible période, l'avait fuie à sa façon, s'appliquant à vivre comme si elle n'avait pas existé. Le cabinet dentaire était resté ouvert, mais fréquenté par une clientèle plus réduite et chaque matin, Julia s'était rendue à pied au travail, n'était plus rentrée chez elle à midi et avait déjeuné sur un coin du bureau de Marie-Rose avec elle, d'un simple sandwich. Elle avait dû supporter ces marches forcées durant plusieurs semaines, maudissant ces sales grévistes qu'elle avait accusés de cette épreuve difficile. Comme ses parents, elle avait espéré que le vieux général, héros de la guerre de 40, redresserait encore une fois le pays. Hélas, il avait échoué et capitulé, à son grand désespoir, car

profondément gaulliste, elle l'aimait et le respectait. Pendant toute la durée de ce long conflit, Marie-Rose, sans avis sur la question et qui s'accommodait de n'importe quelle situation, avait apporté son aide à Julia, troquant sa vieille 4 L – faute de carburant – contre la bicyclette de sa tante. Grâce au potager et à la mini-basse-cour de cette dernière, elle pouvait s'approvisionner en légumes, œufs frais et viande de volaille, qu'elle partageait avec Julia, trop heureuse de lui rendre service. Chaque dimanche matin jusqu'à la fin des événements, elle arrivait en vélo devant chez Julia complètement épuisée, mais son porte-bagages débordant des précieuses denrées que toutes deux montaient ensuite jusqu'au cinquième étage sans ascenseur. Une fois le frigo bien rempli, elles dégustaient un bon repas préparé encore par Marie-Rose, car Julia ne montrait aucune disposition pour l'art culinaire, en dehors de la cuisson des pâtes ou du riz.

Cependant, Julia savait elle aussi rendre service à Marie-Rose d'une autre façon en lui évitant, lorsque les circonstances le permettaient, de faire des rencontres néfastes pour sa vie affective ou ses finances, ce qui allait souvent de paire. D'habitude, Julia se moquait bien des ennuis d'autrui et de ceux de ce monde en général qui l'agaçait tant, estimant que chacun restait responsable de sa personne et faisait donc son propre malheur par de mauvais choix. Elle se trouvait satisfaite des siens et ne se plaignait jamais quoi qu'il arrive. Elle aspirait surtout au calme, ne supportait aucun conflit, refusait de changer sa manière d'être, ne se laissait jamais influencer par quiconque et ne connaissait ni remords ni regret grâce à ce fonctionnement. Mais dès qu'il s'agissait de Marie-Rose, elle n'hésitait pas à s'impliquer pour lui venir en aide, persuadée qu'elle ne parviendrait pas à s'en sortir sans son intervention ; c'était là l'exception à sa règle de vie. Si elle

s'était penchée un instant sur son propre cas, Julia, assez intelligente pour faire cette analyse, aurait sans doute découvert en elle une profonde souffrance à l'origine de cette apparente dureté qu'elle affichait bien malgré elle. Au lieu de cela, elle persistait dans son attitude inconsciente et passait pour quelqu'un d'orgueilleux, d'égoïste, de très individualiste. Comme personne n'osait s'aventurer à pousser plus avant la découverte de sa personnalité en la fréquentant assez longtemps, elle avait l'impression d'être rejetée en permanence sans en saisir la raison exacte. Elle en avait alors pris son parti et s'était refermée sur elle-même, convaincue que c'était là l'unique solution à ce problème.

Un jour, Marie-Rose interrogea Julia sur son éventuel désir d'être mère, car de son côté, la jeune femme rêvait de mariage et d'enfants depuis longtemps, mais très complexée par son apparence un peu ingrate et un manque de volonté pour y remédier, elle peinait à séduire des hommes intéressants et ne rencontrait que des personnes peu libres ou mariées à la recherche d'une aventure, qui lui laissaient croire le contraire et finissaient par l'abandonner brusquement. Son amie essayait de la mettre en garde, mais Marie-Rose tombait vite amoureuse et ne se posait aucune question à chaque nouvelle histoire, persuadée que c'était la bonne. Depuis quelque temps, comme elle avançait en âge, elle observait souvent son corps devant la glace, le voyant se transformer, devenir de plus en plus enrobé. Elle perdait alors complètement l'espoir de fonder une famille à cause de son aspect.

Ce qui peinait Julia, c'était que sa collègue ne savait pas comment s'habiller pour se mettre en valeur et n'appliquait aucun de ses conseils. Elle portait des jupes bien trop courtes et moulantes par habitude, colorait en roux ses cheveux coupés trop ras, ce qui lui donnait un air atrocement vulgaire,

peu féminin, le tout accentué encore par le port de grosses lunettes à double foyer en raison de sa myopie et de surcroît de la même teinte oranger que sa chevelure. Julia songeait souvent que sans ses affreuses lunettes, son doux regard couleur miel aurait révélé toute sa gentillesse et elle trouvait bien dommage que sa timidité l'empêche de changer d'aspect par crainte de choquer ceux qui la connaissaient et de se sentir mal à l'aise avec les autres, n'étant plus elle-même.

Avant de répondre à la question de Marie-Rose sur son éventuel désir d'enfant, Julia éclata de rire :

« Sûrement pas ! Que ferais-je d'un bébé, Marie-Rose ? Tu m'imagines vraiment pouponner, me lever la nuit pour lui donner le sein, changer ses couches lorsqu'il braille, quel enfer ! Et pour cela, il faudrait en plus que je supporte son père à demeure, tu parles d'un tableau ! »

Elle leva les yeux au plafond en remuant de la tête.

« Oh, je te demandais ça juste pour savoir ton opinion sur les enfants, on n'avait encore jamais abordé ce sujet ensemble.

— Eh bien, je les trouve intéressants pour la sauvegarde de notre espèce, quoique... l'importance de procréer m'échappe, à vrai dire ! » finit par avouer Julia sur un ton railleur avec un léger sourire aux lèvres.

Marie-Rose lui rendit son sourire, un peu gênée, et regretta sa question encore plus que la réponse qui ne la vexa pas. Elle s'en prit plutôt à la destinée qui lui avait donné si peu de chance alors que celles qui possédaient les atouts nécessaires à la réussite de son rêve ne voulaient pas en profiter.

C'est vraiment injuste, la vie, parfois, conclut-elle mentalement, un peu mélancolique.